

battre ; cette considération obligea le commandant général à sortir de Ronda cette nuit même ; mais il n'exécuta ce projet qu'après s'être fait donner des rations de pain, de vin, et de poisson, ainsi que des souliers et des alpargates (1).

La Colonne se mit donc en marche à huit heures du soir, prenant la direction de Graza-
lema ; elle campa sur la hauteur qui se trouve à moitié distance des deux villages ; et entra le 26, à huit heures du matin, dans celui qui était fixé pour sa destination.

Graza-lema, forte de sa nature, offrait à l'armée nationale, un abri assuré contre un coup de main. Le bon accueil qu'elle reçut de l'alcade et des habitans, tous dévoués à la patrie, engagea les chefs à y donner quelque repos aux soldats. L'intérêt qu'inspiraient à ces bons citoyens, leurs fatigues, leurs peines, et la cause auguste pour laquelle ils étaient armés, ne pouvait être ni plus sincère ni plus tendre ; aussi les défenseurs de la patrie, accueillis par eux avec tant de franchise et de fraternité, en ont-ils conservé le souvenir le plus reconnaissant.

Dans cet intervalle, on reçut une lettre du

(1) Sorte de chaussure de chanvre ou de jonc.

capitaine des dragons du roi , Don Carlos Osorno , qui , étant à Moron , séparé de son régiment , offrait d'armer et de réunir à la Colonne tous les dragons qui se trouvaient dans ce village , pourvu que l'on protégéât le recrutement de chevaux qu'il se proposait de faire. On annonçait aussi que les colonels des régimens de Majorque et de Valençay , montraient le plus vif intérêt pour la cause nationale et le plus ardent désir de faire cause commune avec elle.

Cette flatteuse perspective d'une acquisition qui devait influencer si puissamment sur l'esprit des troupes , découragées par un si long isolement , détermina Riego à se résigner à courir toute les chances de la fortune , et à se porter du côté où se trouvait Osorno. Les affaires du parti étaient alors en si mauvais état , qu'un événement extraordinaire pouvait seul les rétablir.

— La Colonne se mit donc en route le 1^{er} mars , à deux heures après midi , après avoir reçu , à Grazalema , du drap gris pour faire un pantalon à chaque soldat , de la toile pour une chemise , et une quantité considérable de souliers. Elle marcha toute la nuit , et arriva à Puerto-Serrano le 2 , à sept heures du matin. Après

avoir pris deux heures de repos, elle repartit, et arriva à midi à Montellano.

L'officier du bataillon de Valençay, chargé d'assurer les logemens, était occupé à les préparer dans ce village dont le régiment de Majorque venait de sortir depuis une heure. Les retards inséparables d'une marche de nuit, le passage des ruisseaux, et le mauvais état des routes, ne permirent pas à la Colonne d'arriver assez à temps pour se concerter avec ce régiment. L'attachement du colonel de Valençay pour la cause nationale faisait espérer de le voir arriver d'un moment à l'autre à Montellano; mais il semblait décidé qu'à la seule armée de San-Fernando seraient réservés les travaux, les fatigues, les sacrifices, et la gloire.

Ce colonel, au lieu de se rendre à Montellano, se replia sur Arahall, et ne donna qu'une réponse vague à l'invitation du commandant général qui, étranger à tout sentiment d'ambition personnelle et uniquement occupé de l'intérêt de la patrie, lui offrait, ainsi qu'il l'avait déjà fait à tous les officiers d'un grade supérieur, de prendre le commandement de la Colonne. D'un autre côté, le capitaine Osorno demandait des secours pour équiper son corps.

Le commandant général décida donc qu'on irait jusqu'à Moron, où la Colonne arriva le 3, un peu après midi.

Les dragons démontés de divers régimens qui se trouvaient dans ce village, au nombre de deux cents, prirent parti sous les drapeaux de la liberté, et furent mis sous les ordres du capitaine Osorno (1). On commença aussi à s'occuper de monter la cavalerie; et le commandant général mit ses soins et son activité accoutumés, à faire réussir une opération si essentielle pour l'armée. Vers la nuit, ce travail était déjà fort avancé, mais pas encore achevé. D'ailleurs, il était indispensable d'attendre au lendemain, si l'on voulait réunir les deux cents hommes de cavalerie, dont la coopération allait rendre à la Colonne sa première force et son premier éclat.

(1) Le capitaine Osorno n'avait jamais fait partie de l'armée nationale; la situation de la Colonne n'offrait pas une brillante perspective; elle avait éprouvé une diminution fort considérable; son isolement et l'abandon dans lequel elle se trouvait étaient extrêmes; le calcul des probabilités était bien loin d'être en sa faveur; cependant le capitaine Osorno n'hésita point à partager son sort. Ce trait est héroïque, et il n'est pas un Espagnol, ami de sa patrie, qui ne l'apprecie dignement.

Le 4 mars au matin, des avis annoncèrent que l'avant garde du général O'Donnel, commandée par le général Martinez, était arrivée à Montellano. Sa force était peu considérable, et n'annonçait pas le dessein d'attaquer. Les postes avancés, qu'on apercevait à une lieue et demie de Moron, étaient aussi très-faibles, et ne paraissaient être là que pour observer. L'opération du recrutement continuait avec zèle et rapidité, et on se flattait de la voir se terminer sans que les ennemis s'y opposassent. Martinez n'aurait point attaqué; mais l'état des choses changea absolument par l'arrivée d'O'Donnel, avec le reste de sa division. Les troupes patriotiques étaient en bataille sur la place et dans les casernes. Une grand'garde de soixante hommes d'infanterie et de quinze cavaliers, aux ordres du deuxième commandant de Séville, Don Francisco Osorio, soutint avec intrépidité et sang froid l'attaque commencée par les troupes ennemies, et donna ainsi à la Colonne le temps de prendre position dans le château, et sur la montagne qui est située derrière, dans la direction du nord.

L'énorme différence qui se trouvait dans le nombre des assaillans et de ceux qui étaient attaqués, rendait inutile à ceux-ci l'avantage de

leur position. En peu d'instans , les ennemis occupèrent le village, et essayèrent d'envelopper la Colonne des deux côtés; il était pressant d'abandonner le château, ce qui se fit avec ordre de la part des constitutionnels, et perte de celle de l'ennemi. La montagne sur laquelle ce château est appuyé n'était pas plus susceptible d'être défendue; la colonne dut donc se replier en suivant la direction des montagnes. Dans cette situation, elle se forma en bataillon carré, et se retirait lentement, ayant à ses flancs et à son arrière garde ses tirailleurs, qui repoussaient et rendaient inutiles les perpétuels efforts de l'ennemi pour l'entamer et l'envelopper.

L'ardeur des troupes royales était grande, et leur nombre tellement supérieur à celui des défenseurs de la cause nationale, qu'elles comptaient deux fois plus de tirailleurs, que la Colonne entière ne comptait de soldats. Deux des bataillons ennemis, ainsi déployés, faisaient contre elle le feu le plus vif. Toutefois, un tel acharnement ne fit pas mollir un seul instant sa constance et son courage; son mouvement continuait avec ordre; et ses tirailleurs, en harcelant sans cesse l'ennemi, contenaient les impétueux efforts qu'il renouvelait à tout instant. La cavalerie de celui-ci chargea deux fois,

et fut repoussée avec beaucoup de perte par la Colonne, qui soutint toujours ses attaques avec la même intrépidité. La nuit qui survint ne suspendit pas le feu; mais s'apercevant à la fin que leurs efforts étaient inutiles, et que rien ne pouvait faire dévier la Colonne de la direction qu'elle avait prise vers les montagnes, les troupes royales renoncèrent à la poursuivre, et le feu cessa entièrement.

La Colonne continua sa marche, après avoir fait une perte considérable, en morts, en blessés, et en prisonniers. Au nombre des blessés, était le capitaine de Séville Don Nicolas Charneco, qui mourut quelques jours après des blessures, qu'il avait reçues dans le petit château; le premier commandant du bataillon de Séville, Don Antonio Alugniz; le second commandant de ce corps, Don Francisco Osorio; le premier adjudant du bataillon des Asturies, Don Luis de Castro; et le capitaine du même corps, Don Felipe Carroseli. Un assez grand nombre d'officiers furent faits prisonniers à l'attaque du petit château. Don Ramon Ortiz l'avait été dans une découverte précédente, pendant laquelle il avait aussi reçu une blessure; le capitaine Osorno avait été pris dans le village de Moron. Ces dignes offi-

ciers, trainés dans la prison publique, y furent traités comme de vils brigands ; enchaînés comme tels, et dirigés sur Séville. Ils arrivèrent en cet état à Utrera, où leur liens leurs furent ôtés. Enfermés dans les cachots de Séville, ce ne fut que lorsque la Constitution fut proclamée dans cette ville, qu'ils recouvrèrent leur liberté.

La Colonne ayant continué à marcher toute la nuit, arriva à Villanueva de San-Juan, le 5 mars, à cinq heures du matin ; elle était alors réduite à quatre cents hommes. Les pertes qu'elle avait éprouvées le jour précédent, la consternaient, sans doute, mais ne la décourageaient pas : sa retraite de Moron avait été aussi glorieuse pour elle qu'une victoire ; et ce ne fut qu'à sa constance, à sa résolution, à l'héroïsme de son courage, et peut-être à l'admiration qu'il avait inspirée, qu'elle dut de n'avoir pas été entièrement détruite dans cette dernière affaire.

Deux heures après qu'elle fut arrivée à Villanueva, elle reprit sa marche, sans avoir éprouvé d'obstacle pendant toute cette journée, et entra à Gilena, où elle passa la nuit.

Le 6, elle continua son mouvement, à sept heures du matin ; traversa sans s'arrêter le village d'Estepa, et ne s'arrêta pas davantage au

pont de Don Gonzalo , situé à deux lieues de distance d'Estepa. La cavalerie qui était à Osuna venait à la poursuite de la Colonne ; l'avant-garde de cette cavalerie , forte de 60 chevaux , arriva au pont de Don Gonzalo , quelques instans après les troupes nationales , et commença une vive fusillade avec les tirailleurs qui étaient à l'entrée du bois d'oliviers situé à peu de distance du village. Quelques fantassins , qui venaient en croupe des cavaliers , furent aperçus alors faisant feu sur ces mêmes tirailleurs ; mais les soldats de la Colonne les repoussèrent avec leur courage accoutumé , tandis qu'elle-même , formée en bataillon carré , continuait sa route. Les cavaliers persistèrent dans leur projet , mais toujours aussi infructueusement ; et , en trois lieues de chemin qui séparent le pont de Don Gonzalo du village d'Aguilar , ils ne cessèrent pas un moment de se fusiller avec les chasseurs , qui néanmoins rendirent toujours leurs efforts inutiles.

La Colonne arriva à Aguilar , le 6 , à la nuit tombante ; et , après avoir fait une halte d'une heure , à la sortie de ce village , pour prendre une ration de pain et une autre de vin , elle continua sa marche sur Montilla , où elle passa la nuit. A la lecture de ce qui précède et de ce

qui va suivre, il est impossible de ne pas reconnaître que tout espoir de salut était dès lors perdu pour ces braves ; qu'ils en jugeaient ainsi eux-mêmes ; et qu'il ne s'agissait plus, pour eux, que de vendre chèrement leur vie, et d'illustrer les derniers instans de leur noble carrière par quelques faits éclatans, qui, par malheur, ne pouvaient plus être d'aucune utilité à la patrie.

Le 7, à trois heures du matin, la Colonne partit de Montilla, dans le dessein de traverser le Guadalquivir, et de s'enfoncer ensuite dans les montagnes. On ne savait sur quel point on devait passer la rivière ; mais le pont de Cordoue étant le plus prochain, le commandant général décida, qu'à tout événement, on marcherait de ce côté : la Colonne suivit cette route avec le dévouement le plus exalté, et résolue à braver les nouveaux dangers qui s'offraient à elle.

Le régiment de cavalerie de Santiago était dans cette ville, mais presque entièrement démonté. Soixante-dix ou quatre-vingts soldats sortirent pour se placer vers la rive gauche du Guadalquivir, dans le dessein apparent d'empêcher la Colonne d'entrer dans la ville : toutefois, à son approche, ils se replièrent, et prirent le chemin d'Ecija. Les autres partis d'infanterie

qui se trouvaient à Cordoue , avec les officiers-payeurs et autres qui étaient en commission , ne prirent parti ni pour ni contre, et la Colonne arriva enfin à la tête du pont, qu'elle passa sans opposition , entonnant , suivant sa coutume , le chant guerrier d'Algésiras.

Il est impossible d'exprimer l'admiration et l'étonnement que témoignèrent les habitans de Cordoue, au moment où la Colonne , qui n'était plus forte alors que de trois cents hommes , entra dans leurs murs. Les rues étaient remplies de personnes qui , par leur silence et la surprise qui se peignait dans leurs regards , exprimaient , bien mieux qu'elles n'auraient pu le faire par leurs paroles, ce qui se passait au fond de leurs âmes, et le sentiment que leur faisait éprouver l'intrépidité de ces guerriers. Cordoue étant une ville très-populeuse , capitale d'un royaume très-étendu , et chemin militaire de Madrid en Andalousie, il est évident que si les forces qui s'y trouvaient alors réunies eussent voulu agir de concert contre la Colonne , elle eût cessé d'exister dès cet instant. Nous trouvons dans ce fait , et dans la suite de ce récit , la preuve la plus irrécusable de l'union intime de sentimens, d'affections, et d'intérêts qui régnait entre le peuple, l'armée,

et cette poignée de braves qui s'étaient dévoués les premiers pour leur pays.

La troupe, toujours en chantant, traversa les rues de la ville pour se rendre au couvent de San-Pablo, où elle fut casernée pendant la nuit. Le commandant général fut reçu par la municipalité avec les plus grands égards, et tout ce qui était nécessaire à la troupe lui fut abondamment fourni. Bientôt les habitans de la ville firent entr'eux une collecte, et remirent au général Riego, pour subvenir aux besoins de sa petite armée, une somme de cinquante mille réaux (12,500 francs).

Le jour suivant, 8, ce faible bataillon de trois cents hommes, que nous continuerons d'appeler l'*Armée Nationale*, puisqu'en effet il représentait la nation entière dont la voix allait bientôt se faire entendre, partit à sept heures du matin, et, prenant la route de la montagne, il fit sept lieues, après quoi il passa la nuit dans une hôtellerie éloignée d'Espier d'environ une lieue.

Le 9, il se remit en marche à quatre heures du matin, et arriva à Espier, à sept; il en repartit à midi, pour aller passer la nuit à Belnez. Le 10, il se dirigea sur Fuente-Ovejuna, où il fut rendu à deux heures après midi. Le

jour était sombre et pluvieux ; la troupe était trop peu nombreuse pour occuper toutes les routes qui conduisaient au village , et le mettre entièrement à l'abri d'une surprise. Le même jour , à quatre heures de l'après midi , on aperçut des corps de cavalerie et d'infanterie qui se portaient aux environs de ce village , du côté de Cordoue. Riégo donna aussitôt l'ordre de battre la générale , et forma sa troupe à l'extrémité opposée , mais sa force était tellement réduite , qu'elle ne lui permettait maintenant d'opposer aucune résistance à l'ennemi. Cependant celui-ci n'entra pas dans le village sans que les tirailleurs eussent fait sur lui un feu assez vif. La colonne se mit en retraite ; mais la pluie qui tombait par torrens , les chemins , toujours plus impraticables , et le manque total de chaussures , ne lui permirent d'arriver , au village de Azuaga , qu'à une heure après minuit.

Après trois heures de repos , réduite à un aussi petit nombre , et s'affaiblissant à chaque pas par la maladie , la fatigue et le découragement que produisait la désertion , elle se mit néanmoins en marche pour se rendre à Berlanga , où elle entra à sept heures du matin. Elle continua ensuite sa route par Villagarcia , distant de quatre lieues de ce dernier village , et fit halte à Bien-

vienida, où elle arriva à quatre heures du soir.

Là finirent les travaux et l'existence de cette colonne célèbre qui planta en Espagne le premier étendard de la liberté. La fortune devait sans doute de meilleures destinées à son dévouement, à son patriotisme, à son étonnante valeur, et surtout à ses immenses sacrifices; mais toutes les circonstances s'étaient réunies contre elle, et il était moralement impossible qu'il en fût autrement; partout elle avait eu à combattre des forces triples des siennes; elle s'était vue souvent abandonnée, dans les conjonctures les plus critiques, par quelques lâches officiers qui s'étaient unis à son sort par les sermens les plus sacrés; elle avait fait la guerre dans le pays le plus sauvage, forcée de se disséminer sans cesse pour faire face à tous ses ennemis; elle finit, il est vrai, par succomber; mais ce ne fut qu'après avoir glorieusement rempli le grand but qu'elle s'était proposé, celui de propager dans le midi de l'Espagne les principes d'indépendance et de liberté constitutionnelle qui lui avaient mis les armes à la main. Toute sa conduite fut constamment en harmonie avec cette héroïque destination. Partout où elle se présenta, elle remplaça par l'ordre constitutionnel avoué par la nation, l'anarchie tyran-

nique qui était alors le seul gouvernement de l'Espagne. Partout les propriétés, la liberté des citoyens furent respectées par elle; partout elle observa, à l'égard des prisonniers faits sur l'ennemi, les lois sacrées de l'humanité, si lâchement violées par les troupes royales à l'égard des siens; en un mot, elle se montra, pendant toute la durée de sa mission, digne de la sublime cause qu'elle défendait.

Enfin, réduite à une poignée de braves, elle était maintenant dans l'impossibilité d'attaquer comme dans celle de se défendre. Llréna, Fuente-Cantos, Los Santos et plusieurs autres villages dont elle était environnée, étaient remplis de troupes qui se montraient acharnées à la ruine de cette poignée de braves qui déposèrent leurs armes et se séparèrent de leur drapeau, à l'instant où ce drapeau allait flotter sur toute l'Espagne. Cependant, dans d'aussi tristes circonstances, il fallait prendre un parti, et le prendre promptement; car la réunion des débris de la Colonne semblait n'avoir plus d'autre but que de tenir rassemblées contre elle les forces de l'ennemi, sans aucune utilité pour la patrie. D'ailleurs, le soulèvement de la Galice, dont nous allons rendre compte, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur l'île de

Léon, et qui a influé d'une manière si directe sur la révolution qui s'opérait à Madrid, à l'instant même où, dans le midi de l'Espagne, la cause de la liberté semblait succomber avec ses défenseurs, appelait ailleurs les pensées et les efforts de ceux qui lui avaient dévoué leurs bras et leurs existences. Réunis sous de nouveaux drapeaux, ils allaient donc continuer leur noble entreprise, mais dans d'autres lieux et sous de nouveaux chefs. Cette détermination fut unanimement arrêtée chez le Commandant général, par tous les officiers qui s'y trouvaient alors réunis, et dont la conduite a été, jusqu'à ce dernier moment, un modèle de résignation, de dévouement et de courage. La ville de San-Fernando ou celles de la Corogne, furent les points de réunion que s'indiquèrent mutuellement les patriotes, vaincus mais non découragés, et qui venaient de donner à l'univers l'un des plus nobles exemples que puisse offrir l'amour de la patrie. L'instant où ces dignes guerriers se séparèrent, fut aussi attendrissant que leur courage à supporter toutes les privations et tous les malheurs avait été stoïque : ils s'em brassèrent en répandant les larmes des héros, et pour se réunir plus tôt qu'ils ne l'espéraient ; car, à cette époque, l'Espagne ne paraissait pas présenter encore des espérances de salut.

bien prochaines, et toutefois, l'aurore de la liberté était déjà levée sur elle!

Cependant la division de l'armée nationale, restée à San-Fernando, après la sortie de la colonne mobile, et se trouvant réduite à un peu plus de trois mille hommes, était obligée de redoubler d'activité et de vigilance pour se mettre en garde contre toute surprise, et fournir, avec un si petit nombre de soldats, à tous les services que sa situation rendait indispensables. On songea à suppléer, par l'art, à la faiblesse numérique des troupes : on fortifia les batteries et les positions qui étaient mal défendues; on construisit, dans la barrière, une batterie nouvelle de six pièces de seize avec un obusier; on en établit une de huit, du même calibre, au moulin de Santi-Petri, sur la baie; une de quatre, dans les carrières de pierre; et deux autres, de même calibre, dans le petit bras de mer de *Herrera* et dans la métairie de l'Osís. Une batterie de dix-huit, sous le nom de Daviz et Vélarde, fut placée à la gauche de la barrière; enfin, deux autres de seize, dont l'une, appelée d'Urrutia, fut élevée à Santi-Petri, et l'autre, dans la position connue sous le nom de Las-Gallineras; chacune de ces dernières n'était armée que de deux pièces.

Toute la façade du château de Torre-Gorda

fut remise à neuf , et le château lui-même fut réparé , pour servir de dépôt à l'artillerie. Des habitations furent disposées pour les officiers et les troupes , et , afin que toutes ces positions n'eussent point à craindre une surprise de la part de la garnison de Cadix , l'on construisit , dans la chaussée , une demi-redoute dans laquelle on mit une pièce de vingt-quatre et deux de seize. On établit aussi , dans le moulin de Santi-Bagnès , trois batteries à fleur d'eau , dont l'une de quatre pièces de seize ; l'autre , de deux pièces de vingt-quatre ; et une dernière d'une pièce de douze. Les batteries de Santi-Bagnès se joignirent avec la demi-redoute de la chaussée , par le moyen d'un canal qu'on établit dans les salines , et auquel aboutissaient plusieurs autres canaux qui fournissaient constamment de l'eau. Les communications , pour faire parvenir les munitions aux troupes , avaient lieu par un chemin construit derrière ces canaux , depuis la demi-redoute du chemin jusqu'à la vieille chaussée où est situé le château de Torre-Gorda. Enfin , on éleva un parapet avec des feux qui croisaient le chemin et la plage , couvrant celle-ci avec des chevaux de frise en fer , jusqu'au point où arrive la mer dans son reflux. La plage était défendue par une batterie de deux pièces de huit , construite au pied de Torre-Gorda , et